

LIVRES · CRITIQUE LITTÉRAIRE

« Yapou, bétail humain », de Shozo Numa : le quarantième siècle sera masochiste ou ne sera pas

Nouvelle édition du grand œuvre de Shozo Numa, vertige érotique désenchanté issu des années 1950 japonaises. Décrivant par le menu la gynocratie raciste et dictatoriale d'une lointaine planète, ce roman est l'un de ceux qui pulvérisent les cadres de la littérature.

Par François Angelier (Collaborateur du « Monde des livres »)

Publié le 30 novembre 2022 à 16h00 · Mis à jour le 30 novembre 2022 à 16h00 · Lecture 3 min.

Article réservé aux abonnés



« Yapou, bétail humain », de Shozo Numa : le quarantième siècle sera masochiste ou ne sera pas

Nouvelle édition du grand œuvre de Shozo Numa, vertige érotique désenchanté issu des années 1950 japonaises. Décrivant par le menu la gynocratie raciste et dictatoriale d'une lointaine planète, ce roman est l'un de ceux qui pulvérisent les cadres de la littérature.

Selon le philosophe et critique franco-américain George Steiner (1929-2020), « certaines fictions-limites constituent, au sein des galaxies littéraires, d'« effrayantes bouches d'ombre » qui dévorent la langue, désorbitant vision et représentation. Citons, parmi ces textes, *Histoire de Juliette*, de Sade (1797), *Nord*, de Céline (1960), *Au cœur des ténèbres*, de Conrad (1899) ou *Last Exit to Brooklyn*, d'Hubert Selby Jr (1964).

Un tel trou noir s'est ouvert, en 1956, dans la littérature japonaise contemporaine. Il a nom *Yapou, bétail humain*. Edité en France une première fois, en trois tomes, en 2005, par Laurence Viallet, l'ouvrage paraît ici en un volume unique, agrémenté d'une précieuse postface du traducteur Sylvain Cardonnel. Signé du pseudonyme de Shozo Numa, ce roman-fleuve déroule méticuleusement, sur près de 1 300 pages et 49 chapitres, les fastes hallucinants d'une saga intergalactique sadomasochiste greffant les fastes cosmiques et dystopiques d'un space opera sur l'imaginaire fantasmatique du récit de domination, deux genres rarement connectés dont *Yapou* pulvérise les cadres.

Un sous-être déshumanisé

Cette odyssee des corps s'amorce en 1960, alors que l'aristocrate allemande Clara Von Kotwick et son fiancé, le judoka japonais Rinichiro Sebe, assistent, non loin de Wiesbaden, à l'atterrissage accidentel d'un ovni venu du futur. A son bord Pauline Jansen, membre d'une famille de hiérarque de l'EHS, un « Empire de cent soleils » gouvernant, deux millénaires plus tard, en 3970, la planète Karl de la galaxie de Sirius, planète où ont migré certains peuples terriens. Transférés, par-delà temps et espace, sur Karl, les deux héros découvrent alors le monde de Yapou : une gynocratie raciste et dictatoriale. La femme blanche y règne sans partage, dominant une société de soumis dont la hiérarchie intègre l'homme blanc féminisé, pitoyable caricature de l'ancienne condition imposée aux femmes, l'homme noir asservi, au statut d'être semi-humain, et surtout le Yapou, sous-être déshumanisé.

Ce descendant lointain des Japonais est devenu, à l'aide de tout une ingénierie chirurgicale et à l'issue de manipulations génétiques radicales, un « bétail humain », instrument charnel apte à remplir les fonctions de toutes formes d'objets et ustensiles, du fauteuil au sextoy en passant par la brosse à reluire et la cuvette des toilettes. C'est au cœur de cette société que vont se fondre les deux protagonistes : Rinichiro devenant, par amour pour Clara, un Yapou consentant. Une mutation corporelle et un renversement du rapport amoureux qui ne prendront – malgré l'ampleur hypertextuelle d'un texte dense abondant en renvois internes et en digressions –historico-théoriques –, qu'une trentaine d'heures. Le récit vaut surtout par la présentation détaillée des mutations physiques et la minutie descriptive, celle d'un catalogue d'objets ménagers, qui prévaut scène après scène.

Work in progress qui mit près de quarante ans pour adopter sa forme définitive – depuis sa parution fragmentaire, en 1956, dans la revue SM Kitan Club jusqu'à son édition intégrale japonaise de 1999, reprise ici par Laurence Viallet –, adapté au théâtre et en manga, Yapou, bétail humain posa très vite, et de façon polémique, la question de son auteur, « Numa » signifiant « marécage » en japonais, en hommage à un certain Ernst Sumpf, théoricien allemand du masochisme, dont le patronyme a le même sens. Ecartée l'hypothèse Yukio Mishima (qui vit dans Yapou « le plus grand roman idéologique qu'un Japonais ait écrit après-guerre »), l'auteur serait l'écrivain japonais Tetsuo Amano (1926-2008), correcteur dans l'édition, auteur de nombreux récits érotiques, et surtout masochiste revendiqué dont la suprême jouissance consistait à se faire passer pour attardé mental et à être traité tel un animal de compagnie par des femmes qu'il servait par ailleurs comme domestique.

Détresse du citoyen japonais

Mais *Yapou, bétail humain* s'avère avant tout un grand texte politique, la traduction érotico-cauchemardesque de la détresse du citoyen japonais d'après 1945, dont l'empereur se voit déchu de son statut divin, l'armée, humiliée par la défaite, le pays, anéanti par la bombe nucléaire, et la société, domestiquée par l'acculturation américaine et l'imposition impitoyable de l'ordre occidental. Exacerbé par le vertige érotique, Shozo Numa livre de ce désenchantement total une vision apocalyptique mélangeant la verve d'un Swift, la transe érotique d'un Sacher-Masoch, à l'ordonnancement planifié et disciplinaire du château sadien. *Yapou, bétail humain* ou la descente aux enfers tragicomique de la psyché japonaise contemporaine.

François Angelier



« Yapou, bétail humain », « Les différentes régions du ciel », « Frères Sœurs »... Nos idées de lectures

Chaque jeudi, la rédaction du « Monde des livres » vous propose sa sélection littéraire.

Par François Angelier (Collaborateur du « Monde des livres »), Denis Cosnard, Roger-Pol Droit, Gladys Marivat (Collaboratrice du « Monde des livres ») et Jean-Louis Jeannelle (Spécialiste des études littéraires et collaborateur du « Monde des livres »)

« *Yapou, bétail humain* », « Les différentes régions du ciel », « Frères Sœurs »... Nos idées de lectures

Chaque jeudi, la rédaction du « Monde des livres » vous propose sa sélection littéraire.

Par François Angelier (Collaborateur du « Monde des livres »), Denis Cosnard, Roger-Pol Droit, Gladys Marivat (Collaboratrice du « Monde des livres ») et Jean-Louis Jeannelle (Spécialiste des études littéraires et collaborateur du « Monde des livres »)

LA LISTE DE LA MATINALE

De A comme Abécédaire – celui que dresse Michéa Jacobi autour des frères et sœurs – à S comme Saga intergalactique – celle que donne à lire Yapou, bétail humain, de Shozo Numa – en passant par le P de Phénoménologie (celle développée par Sophie Nordmann) ou de Poésie (en souvenir de Christian Bobin, mort le 23 novembre, et dont paraît une anthologie) et le R de Roman – tel Le Cartographe des absences, de Mia Couto... Il y en a, cette semaine, vraiment pour tous les goûts. SAGA INTERGALACTIQUE.

« Yapou, bétail humain », de Shozo Numa Signé du pseudonyme de Shozo Numa, ce roman-fleuve déroule méticuleusement, sur près de 1 300 pages et 49 chapitres, les fastes hallucinants d'une saga intergalactique sadomasochiste. Cette odyssée des corps s'amorce en 1960, alors que l'aristocrate allemande Clara Von Kotwick et son fiancé, le judoka japonais Rinichiro Sebe, assistent à l'atterrissage accidentel d'un ovni venu du futur. A son bord Pauline Jansen, membre d'une famille de hiérarques de l'EHS, un « Empire de cent soleils » couvrant, deux millénaires plus tard, en 3970, la planète Karl de la galaxie de Sirius, planète où ont migré certains peuples terriens.

Transférés sur Karl, les deux héros découvrent le monde de Yapou : une gynocratie raciste et dictatoriale. La femme blanche y règne sans partage, dominant une société de soumis dont la hiérarchie intègre l'homme blanc féminisé, pitoyable caricature de l'ancienne condition imposée aux femmes, l'homme noir asservi, au statut d'être semi-humain, et surtout le Yapou, sous-être déshumanisé. Ce descendant lointain des Japonais est devenu un « bétail humain », un instrument charnel apte à remplir les fonctions de toutes formes d'objets et ustensiles, du fauteuil au sextoy.

Work in progress qui mit près de quarante ans pour adopter sa forme définitive – depuis sa parution fragmentaire, en 1956, dans la revue SM Kitan Club, jusqu'à son édition intégrale japonaise de 1999 –, Yapou, bétail humain s'avère avant tout un grand texte politique, la traduction érotico-cauchemardesque de la détresse du citoyen japonais d'après 1945. Exacerbé par le vertige érotique, Shozo Numa livre de ce désenchantement total une vision apocalyptique mélangeant la verve d'un Swift, la transe érotique d'un Sacher-Masoch, à l'ordonnancement planifié et disciplinaire du château sadien.

F. An.

a **Dominique Paravel, Shozo Numa, Colm Toibin... Les livres de la semaine à ne pas rater**

JE M'ABONNE SANS ENGAGEMENT

Mais aussi Reynaldo Hahn, Vivian Gornick, Catherine Cayol, Johann Chapoutot... Chaque semaine, le service Culture de « l'Obs » vous guide dans les rayons de votre librairie.

Par Véronique Cassarin-Grand, Anne Crignon, François Forestier, Didier Jacob, Jacques Nerson, Elisabeth Philippe, Lucille Souron et Anna Topaloff
· Publié le 3 décembre 2022 à 8h00

🕒 Temps de lecture 5 min

ETRANGERS

♥♥♥ Yapou, bétail humain, par Shozo Numa

Traduit du japonais par Sylvain Cardonnel, Laurence Viallet, 1408 p., 35 euros.

Voici un livre unique en son genre, salué par Mishima comme l'un des plus grands romans japonais d'après-guerre. Sa parution est elle-même un roman d'aventures. L'éditrice Laurence Viallet en avait, il y a plus de quinze ans, publié le premier tome dont le tirage avait été aussitôt épuisé. Mais les volumes suivants avaient été détruits par l'éditeur, qui appréciait moyennement la tonalité scandaleuse du livre dont les 1 400 pages viennent d'être enfin rééditées (toujours par Laurence Viallet) en version intégrale. Son auteur ? Son identité est encore sujette à caution, et l'on ne sait qui se cache derrière le pseudonyme Shozo Numa. Quant à cette fresque de science-fiction philosophique, qui est la Bible de l'underground SM, c'est une suite de subversions sexuelles, historiques et raciales. Numa y dépeint une société dirigée par les femmes, aristocratie blanche et cuir qui punit la sous-espèce des mâles, les Noirs d'abord, les Yapous (les Japonais) ensuite, ceux-ci se trouvant réduits à l'état de bétail (des « *singes* » humains, tandis que « *les nègres étaient des chiens* »). Moins politiquement correct, tu meurs. En comparaison, Guyotat, c'est « SamSam », et Bret Easton Ellis, « Petit Ours brun ».

Didier Jacob

LIVRES/

Par MATHIEU LINDON

« Je n'avais jamais imaginé que mon lecteur pût se composer de lecteurs sains », écrit Shozo Numa. *Yapou, bétail humain* est une épopée de l'humiliation, une saga du masochisme triomphant, le racisme anti-Japonais (et, mais quand même dans une moindre mesure, anti-noirs) dans toute sa splendeur. « C'est le plus grand roman idéologique qu'un Japonais ait écrit après-guerre », a écrit Yukio Mishima (lire ci-contre). Le tout dépassant tellement les bornes que le lecteur exploserait d'horreur s'il en restait en permanence au premier degré.

Le texte de Shozo Numa (pseudonyme cachant sans doute une « personnalité fictive » nourrie par plusieurs auteurs) a commencé à paraître en revue au Japon en 1956, à une époque où les sigles SM et SF n'étaient familiers qu'aux initiés. La première édition en volume date de 1970 et fut augmentée jusqu'aux années 90, le livre ayant cumulé

plus d'un million d'exemplaires vendus en l'an 2000 (il est aussi adapté en manga). Avant la Chine, la France fut l'unique pays à traduire les 1300 pages de ce livre insensé, l'édition en un tome publié aujourd'hui reprenant la traduction (épuisée) en trois volumes parue de 2005 à 2007 en y ajoutant un texte de l'auteur, « Théorie de la domestication », ainsi qu'un du traducteur, « Un roman d'usage domestique ». Le livre met les Japonais plus bas que terre (« cette tribu de lèche-culs toujours prompt à courber l'échine devant les terra-noviens majoritairement anglophones ») et a été conçu après la « capitulation sans condition » (titre du dernier chapitre) du pays à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Shozo Numa : « On parle alors de "fin de guerre" comme si le phénomène pouvait être comparable à un phénomène naturel : la guerre aurait pris fin... naturellement. [...] Pourquoi ne peut-on parler simplement de défaite ? » *Yapou, bétail humain* parle d'une déroute comme n'en a connu nul peuple – mais les Yapous sont à

peine un peuple. Ils sont simple bétail, « meubles vivants » ou « vivants-deux ».

L'intrigue commence sur Terre « en 1960 ». Un couple d'amoureux, Clara l'Allemande et Rinichiro le Japonais, voit un vaisseau spatial en difficulté qui finit par les emmener quelques millénaires plus loin, sur la planète EHS, « The Empire of Hundred Suns (*l'Empire des cent soleils*) », où a eu lieu « la révolution féminine ». Et c'est désormais la planète, ses mœurs, ses lois et ses usages, la principale protagoniste du roman, Rinichiro transformé en beaucoup moins que rien et Clara s'en accommodant plus vite qu'elle ne l'aurait imaginé – il faut dire que tout cela est inimaginable. Les Yapous qui, à « l'époque anhistorique », habitaient une ancienne contrée appelée Japon, servent de tout et à tout dans la « gynécocratie » d'EHS, quand le pouvoir est détenu par les femmes à la suite de « l'opération coucou » qui est une invention curieuse, celle des mères porteuses dont il n'était pas question au temps de l'écriture du livre. Mais le premier rôle des Yapous est celui de « settees ». Ils sont nourris des déjections humaines (urologie et scatologie vivent de belles heures dans le roman) tandis qu'eux-mêmes sont transformés pour vivre en autarcie, n'expulsant rien. Maîtresses et maîtres (les nobles de tout sexe forment une classe supérieure usant de « la plèbe ») n'ont plus besoin d'intimité pour faire leurs besoins.

« Bonbons bidet »

Les Yapous : sans l'ombre d'un scrupule, on les réduit au dixième, on les passe par « la selle castratrice », ils font de bons repose-pieds à la peinture de la propriétaire, ils servent de « cunnilinges » pour « contenter les femmes qui dorment seules » (ou « penilinges » pour les hommes). Une commode est pour eux un « dortoir à tiroirs », on leur fait subir une « chirurgie psychique », on les transforme en « Yapous marins » amphibles, leur peau est tannée, ils servent de « pygnés de baignoire », « de table » ou « de lit », on en fait des « bonbons bidet », des « pastilles infâmes » ou du « fromage de pertes blanches ». Ils font de bons « poissons rouges », l'élasticité de leur pénis coupé permet de fabriquer un fouet appelé « tinbou » qui s'allonge grâce au sang artificiel « contenu à l'intérieur de la poignée », ils sont utiles comme ressorts à sofa ou capuchon d'anorak, skis ou « sièges baladeurs ». On leur coupe la langue ou on la leur rend plus volumineuse pour qu'ils puissent laver mais plus parler, ils se révèlent d'utiles sacs à main dès qu'on a décalé leur dentition afin que les dents du haut fas-



Shozo Numa

« Yapou » à genoux

Ouvrage de 1300 pages radicalement anti-Japonais, mixant science-fiction et masochisme, « Yapou, bétail humain » reparait en France en un seul volume. Cette odyssée extravagante de l'humiliation conçue par une « personnalité fictive » nippone après la capitulation de 1945 a fait un tabac au Japon.

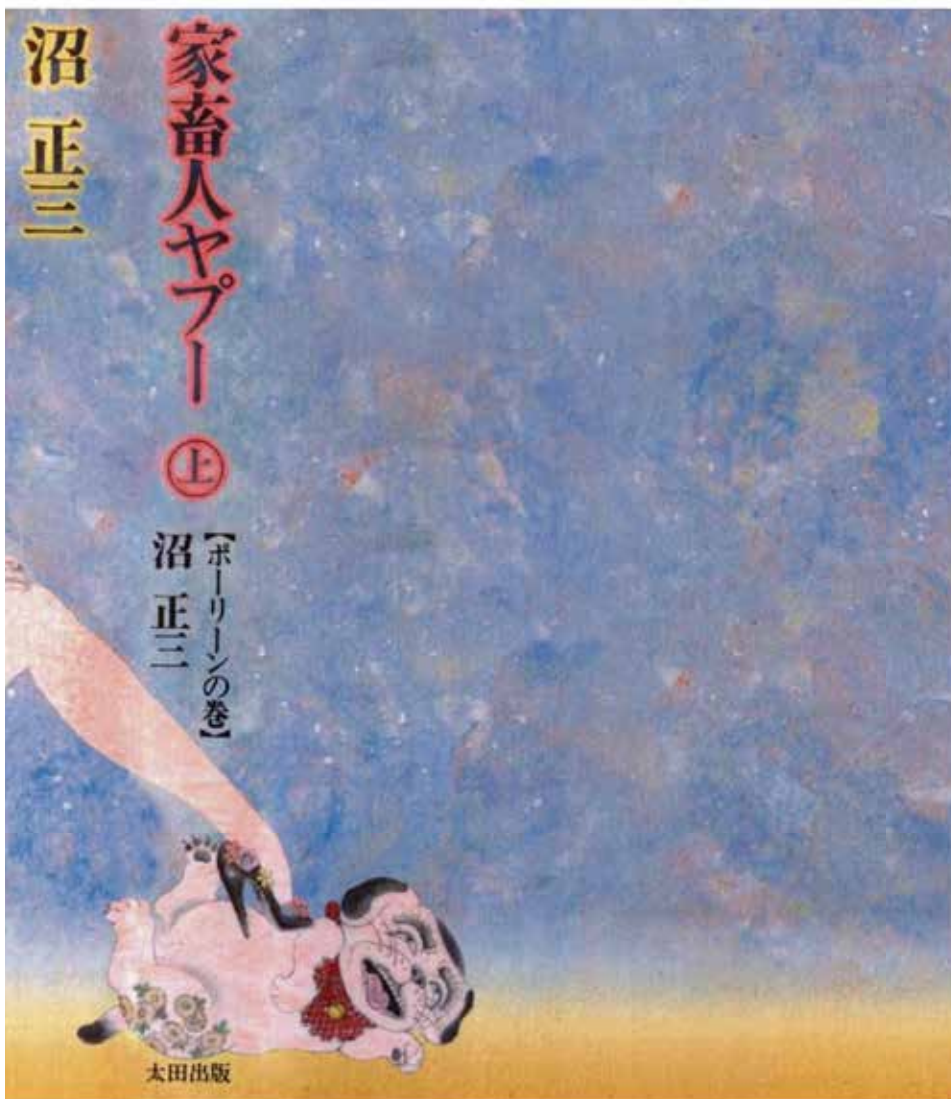
sent fermer avec celles d'en bas quand des fermetures éclair ne remplacent pas leurs lèvres. Lorsque l'un meurt, on le remplace comme une ampoule qui a grillé. Que deviendrait-on sans eux ?

Ces inventions extravagantes imaginées dans l'après-Seconde Guerre mondiale dans le pays atomisé à Hiroshima et Nagasaki ne se référent pas au sort des Juifs d'Europe et aux délires de la science nazie. Se fait cependant jour l'hypothèse qu'un « Yapou malfaisant », au lavage ce cerveau loupé et « introduit clandestinement dans cette époque », aurait fait de Hitler sa marionnette pour lui « ordonner l'holocauste des Juifs ». Car Hitler était initié. « La preuve qu'il connaissait l'existence des Yapous se trouve dans la prophétie selon laquelle le monde serait, à l'avenir, divisé en deux classes : les « hommes-dieu » et le « peuple-bétail ». » Shozo Numa dans sa postface à l'édition populaire de 1970 : « Le nazisme avait été condamné, catalogué à l'époque comme folie collective. Si la raison continue de m'inspirer de souscrire

à ce jugement, je n'ai cependant jamais réussi à me départir du doute qui s'empare de moi lorsqu'il s'agit de savoir si la logique raciale des nazis était juste ou pas. » Difficile de déterminer si les postfaces de l'auteur anonyme sont partie intégrante du roman ou véritables commentaires.

« Fait prisonnier »

« A la différence des esclaves noirs (dénommés « Nègres ») et vivant peu ou prou comme aux Etats-Unis à cette « époque anhistorique » qui ne prit fin qu'après le XX^e siècle, ndlr, il est impensable de considérer que les Yapous puissent commettre des « crimes ». Le crime appelle en effet un châtement. Or, le châtement suppose une personnalité dont les Yapous sont dépourvus. » Ils n'atteignent pas le niveau d'esclaves. Bétail ils sont, bétail ils restent, tandis que les blancs sont des dieux. Shozo Numa raconte son prétendu sort hors du Japon à la fin de la guerre. « Ayant été fait prisonnier, le destin a voulu que je fusse pendant ma captivité placé dans une situation qui me



SHOZO NUMA
YAPOU, BÉTAIL HUMAIN
Traduit du japonais
par Sylvain Cardonnel.
Éditions Laurence Viallet,
1392 pp., 35 €.

L'ombre de Mishima L'auteur du «Pavillon d'or» aurait aidé à la parution

D'une certaine façon, Yukio Mishima fut l'ami public numéro 1 de *Yapou, bétail humain*. Dans «Un roman à usage domestique», le texte qui clôt le volume, Sylvain Cardonnel raconte comment le premier exemplaire de la première édition en volume fut déposé chez l'auteur de *Confession d'un masque* et le *Pavillon d'or*. Mais Mishima n'était pas chez lui, lancé dans sa tentative de coup d'Etat dont l'échec l'amènera à se faire hara-kiri trois semaines plus tard, le 25 novembre 1970. Il avait remarqué le texte dès le début de sa publication en revue et ce serait grâce à lui qu'il serait paru en volume. Ce qui est étonnant, l'extrême droite dont Mishima était un meneur mettant généralement au plus haut l'identité nationale et l'identité nationale japonaise ne sortant pas grandie de *Yapou*.

Sylvain Cardonnel cite plusieurs déclarations de Mishima sur le texte: «*L'une des prémisses de ce qu'on appelle le masochisme est que l'humiliation est une jouissance; à partir de là quelque chose est possible. Rien ni personne ne peut alors résister à ce système théorique. Et tout finit par y être englobé, la politique, l'économie, la littérature, la morale. Ce roman parle de cette terreur.*» Et: «*Le monde de Yapou, bétail humain n'est pas un monde de folie. Il est d'une crudité qui indispose parfois tant sa logique est imparable et, pour ainsi dire, sociologique. [...]* Ce qui est ahurissant, c'est tout simplement la volonté ou le libre arbitre que l'on sent à l'œuvre dans cette gigantesque construction. Le monde décrit repose en réalité sur la même logique dominants/dominés qui traverse notre société. Or ce monde est si grotesque que cette œuvre ne saurait être appréciée comme la satire du nôtre ou sa simple analogie. Le masochisme est une perversion. Mais lorsque la volonté et la puissance de l'imagination sont poussées à de tels extrêmes, elles expriment assurément la tentative d'une expérience radicale, d'où quelque chose pourra surgir. [...] Alors n'importe quelle immondice (horreur) pourra se changer en beauté car cette beauté-là, nonobstant des différences de degré, appartient à notre sensibilité et ressort de notre catégorie du beau.»

L'agent de Shozo Numa évoque l'homosexualité de Mishima et «son attrait pour les comportements déviants» mais aussi sa haine de l'Occident (malgré sa fascination pour sa culture) pour expliquer ce goût pour un roman où on peut aussi lire «une dénonciation de l'impérialisme anglo-saxon». «En apparence, *Yapou* est un texte qui humilie le peuple japonais, mais si l'on gratte sous cette apparence, l'intention réelle du roman est indéniablement une dénonciation de l'Occident.» On pourrait surtout prétendre que *Yapou* cumule, dénonçant à la fois les humiliés enthousiastes et les humiliateurs assurés. Indéniablement, Shozo Numa avait un bon agent.

M.L.

ouverture
l'édition Ota
92) de Yapou.
tail humain,
stration
Yukimasa
umura.
LECTION DE
RENCE VIALLET

contraignait à éprouver un plaisir sexuel aux tourments sadiques que me faisait subir une femme blanche.» Pour «transformer cet enfer en paradis», il a mené à son terme le mariage du SM et de la SF. Postface de 1970: «Je tombai sur de nombreuses histoires où des extraterrestres dominaient le genre humain qu'ils utilisaient comme bétail intelligent: ces romans me réjouissaient au plus haut point.»

Monde anglo-saxon

Le masochisme radical de l'écrivain est renforcé par son indignation du masochisme spontané de son peuple volontiers colonisé par le monde anglo-saxon. «Si, en tant que Japonais, je désirais cette paix qui découlait de la fin de l'occupation, en tant qu'homme mis à nu, je ne souhaitais rien d'autre que la poursuite de l'occupation à cause du sentiment d'humiliation induit par l'expression occupé Japan.» Puis la paix fut signée, «mais plus la situation d'occupation perdait son caractère humiliant, plus mon désir d'humiliation, lui, se renforçait, au point que

je désirais une soumission plus totale encore. J'en crevais».

Dans «Un roman à usage domestique», Sylvain Cardonnel cite Gilles Deleuze dans *Présentation de Sacher-Masoch*: «Voilà le masochiste, insolent par obésité, révolté par soumission: bref, l'humoriste, le logicien des conséquences, comme l'ironiste était le logicien des principes.» Shozo Numa en 1970: «Mais il est dommage que Sade ait partagé S et M en "gagnant" et "perdant" alors que c'est précisément l'inverse que je recherche. [...] Mais les maîtres dont parlent les savants qui ont étudié la sexualité en Occident sont des Blancs. [...] Il semblait n'y avoir que moi pour poser le problème du complexe d'infériorité des Japonais par rapport aux Blancs et celui de la relation masochiste qui en découle.» Shozo Numa dit avoir voulu écrire «les Cent vingt journées de Sodome du [...] point de vue du chien qui regarde son maître en levant les yeux» et «regrette d'avoir absolument failli à mon projet». Son échec a aussi dû avoir pour lui un goût sucré.

Dans le masochisme à la Sacher-

Masoch, le principe du contrat déplait à Shozo Numa. Oï joue au chien sans être vraiment chien: «Nous avons, hélas, un corps d'être humain et voilà pourquoi nous aspirons, devant l'impossibilité de nous satisfaire d'une pseudo-métamorphose en chien ou en cheval, à devenir "des êtres traités comme du bétail malgré ce corps d'être humain". Hommes domestiqués, bétail humain. Voilà notre idéal, que l'on ne peut atteindre par de simples "jeux masochistes" consistant à se faire chien ou cheval. Celui qui aspire à la domestication ne saurait assouvir ce désir par les seuls sévices qu'une femme lui inflige, il faut aussi que la société tout entière le traite pareillement. Voilà le sens de mes rêveries appelant à la création d'une "société capable d'ériger en système la domestication d'êtres humains". Voilà comment nous deviendrons des individus dont la personnalité sera pleinement niée...» C'est cet idéal pas unanimement poursuivi, cet absolu pas unanimement recherché, que concrétise *Yapou, bétail humain*. ◀

LIVRE CRITIQUE

La femme blanche est l'avenir de l'homme

Chef-d'œuvre de la littérature japonaise du XX^e siècle, *Yapou, bétail humain* imagine une dystopie féministe, raciste et fasciste qui n'a rien perdu de sa force burlesque et terrifiante.

PAR JEAN-NOËL ORENGO



C'est un livre, et c'est un événement à plusieurs niveaux. Laurence Viallet, éditrice indispensable dans le paysage culturel français, réédite en un seul volume *Yapou, bétail humain*, de Shinzo Numa. Entre 2005 et 2007, elle avait été la première à rendre accessible dans une langue latine ce monument de la littérature japonaise du XX^e siècle – et elle est demeurée la seule. Il faut tout de suite saluer la traduction de Sylvain Cardonnel, qui nous fait penser, dans un registre différent, à ce que réalisa Claude Riehl avec Arno Schmidt. Il s'agit d'une aventure éditoriale, de celles qui font la littérature, et qui sont toujours rares. Et il en est ainsi parce que Yapou en fut une dans son pays d'origine – auteur mystérieux (on soupçonna Mishima), contenu scandaleux. Et de fait, le lire en est une autre. Allemagne de l'ouest, dans les années 1960. Un couple mixte se promène à cheval dans les verdoyantes collines de Wiesbaden. Clara est allemande, Rinichiro est japonais, ils sont amoureux. C'est l'axe Berlin-Tokyo, version sentimentale. Un engin spatio-temporel s'écrase près d'eux. Il vient du futur de l'humanité, plus précisément de l'an 3970 de l'ère chrétienne, et il est piloté par Pauline Jansen. Là-bas, dans l'avenir, la terre n'est plus qu'un astre subalterne d'un empire très spécial nommé EHS – Empire of hundred Sun -, dont la capitale est Karl, « dans la galaxie de Sirius », dit l'auteur. EHS est fondé sur une hiérarchie aux degrés infranchissables. Au sommet, la femme blanche. Sur EHS, la femme aryenne couronne la pyramide sociale. Au-dessous, l'homme blanc, présenté comme efféminé, soumis, doté d'une ceinture de chasteté en l'absence de son épouse, qui d'ailleurs appelle son mari « ma femme ». Puis viennent les noirs, des esclaves, mais considérés encore comme des humains ou des semi-humains. Et hors castes, il y a les yapous, les anciens asiatiques, ou plus exactement les anciens japonais, les « japs », les « yaps ». Les yapous ne sont

même pas des sous-hommes ou des animaux, mais des meubles vivants. Ils peuvent subir différentes modifications en fonction des besoins. Par exemple, leur système digestif fonctionne en circuit fermé, la production excrémentielle étant immédiatement réingérée par l'estomac pour fournir un élément nutritionnel. Les orifices dédiés à l'ingestion et la défécation sont ainsi épurés de toutes activités de ce genre et peuvent rester propres et servir aux besoins de leur maîtresse. Le sexe oral tient une place énorme dans le livre, un peu comme la scatologie chez Sade. De fait, le premier yapou qui apparaît est un *cunnilinguer*, évidemment préposé au cunnilingus. Il y en a de toutes sortes, dédiées aux tâches sexuelles et physiologiques diverses, allant des soins au WC. Dans une structuration très XVIII^e siècle, typique de Justine et Juliette, Pauline Jensen entraîne Clara et ce yapou qu'est pour elle Rinichiron dans un long voyage où alternent paragraphes didactiques sur les différents types de yapous, et passages illustratifs... Un discours parfaitement cohérent, dépassionné, décrit l'univers fasciste, raciste, féministe ou du moins gynocratique d'EHS. Les grands textes possèdent une multitude de sens qui apparaissent au fur et à mesure des changements d'époques. Publié dans les années 1960, Yapou, avec l'extraordinaire reddition sans condition finale de Rinichiro, duplication de celle du Japon en 1945, était un chef-d'œuvre sado-masochiste fondé sur la honte de la défaite, semblable à cette réponse de la pilote nazie Hanna Reitsch à propos de la culpabilité allemande : « les Allemands se sentent coupables d'avoir perdu. » En 2022, en Occident et sa paranoïa sur les questions de genre et de sexe, c'est au SCUM Manifesto de Valérie Solanas qu'on pense parfois lorsqu'on lit les propos de Pauline Jensen. Quelles que soient les interprétations, le plaisir de lecture est intact, puissant, et Yapou trône sur nos bibliothèques, entre *Les 120 journées de Sodome* et *Dune*.

YAPOU. BÉTAIL HUMAIN

de Shozo Numa, traduit du japonais par Sylvain Cardonnel, Éditions Laurence Viallet, 1408p., 35 €



marianne.net

Dystopie masochiste, le roman "Yapou, bétail humain" mythique au Japon, sort enfin en France

Hubert Prolongeau

4-5 minutes

« *Je l'ai fait imprimer en Normandie, entre deux missels, chez un imprimeur qui faisait aussi des livres religieux.* » Laurence Viallet, éditrice sulfureuse, sourit, à la fois soulagée du travail accompli et effrayée par le monstre qu'elle a mis au jour, monstre duquel dépend aujourd'hui la survie de sa maison d'édition. Fabriqué avec le même papier que « La Pléiade » de Gallimard, *Yapou, bétail humain* affiche 1 400 pages rebondies, accompagnées de trois postfaces de l'auteur et une du traducteur, qui lui a consacré trois ans et demi de travail.

À LIRE AUSSI : [Plongée dans le Japon médiéval avec Le Roi chien de Hideo Furukawa](#)

Laurence Viallet rêvait de réunir en un seul livre cette œuvre unique. En 2006, il était sorti une première fois aux Éditions du Rocher, mais en trois volumes, les deux derniers ayant été sacrifiés dans la tourmente qui avait suivi la revente de cette maison aux laboratoires Pierre Fabre. « *J'avais acheté les droits sans avoir lu le texte, qui n'était traduit qu'en chinois* raconte

Laurence Viallet. *Mais c'était un roman mythique au Japon... »*

Meubles vivants

De fait, depuis sa sortie, *Yapou*, inédit tant en Europe qu'en Amérique, s'est vendu sur place à plus d'un million d'exemplaires, avant d'être adapté par deux fois en manga, puis au théâtre et au music-hall. Publié en feuilleton dans diverses revues consacrées aux déviances sexuelles, de 1956 en 1999, et en livre à partir de 1970, il a aussi donné son nom à un club SM fameux à Tokyo. Ce durable succès est entretenu par le mystère qui règne autour de l'auteur. Aujourd'hui encore, on ignore qui est vraiment Shozo Numa. Un temps, Yukio Mishima, fervent admirateur du roman, fut désigné. L'éditeur et « agent » de Numa, Tetsuo Amano, apparaît aujourd'hui comme le candidat le plus vraisemblable, à moins que plusieurs auteurs ne se soient succédé. Le débat fait encore rage au Japon.

À LIRE AUSSI : [« La Leçon du mal » de Yûsuke Kishi ou comment faire du sashimi humain](#)

Et le livre ? Monstre méconnu du roman japonais, *Yapou, bétail humain* est un fascinant mariage entre la science-fiction, la satire sociale, le SM et le (très) mauvais genre. On y suit un couple, elle allemande, Clara, lui japonais, Rinichiro, enlevé par une soucoupe volante et se retrouvant au 40e siècle. Le monde est alors dominé par des femmes blanches qui font subir mille outrages à leurs époux. Les « Yapous », descendants des Japonais, ne sont plus considérés que comme du bétail et, miniaturisés et transformés, se voient assigner des fonctions aussi diverses qu'humiliantes : meubles vivants (toilettes ou baignoires), objets sexuels, esclaves

soumis...

À LIRE AUSSI : [Polar : quand David Peace revisite Tokyo](#)

En trente heures (mais 1 400 pages de texte), Rinichiro va devenir l'objet de Clara. Dystopie délirante, apologie des rapports de soumission, pastiche des romans initiatiques et voyageurs du XVIIIe siècle (*Gulliver*, *Tristram Shandy*, *Justine...*), *Yapou* est aussi une attaque frontale du culte japonais de l'empereur et de la divinisation du souverain, et une interrogation sur la modernisation du Japon après la défaite de 1945. Si le style n'en est pas la préoccupation première (ce qui appuierait l'hypothèse des multiples auteurs), le livre, attaqué par l'extrême droite locale, fascine et choque en permanence. Un monument inconfortable et réjouissant.

***Yapou bétail humain* Shozo Numa, postfaces de l'auteur et de Sylvain Cardonnel, traduit du japonais par Sylvain Cardonnel, Éditions Laurence Viallet, 1 391 p., 35 €**

PRESSE À VENIR

Radio

France Culture, *Mauvais Genres*, émission spéciale d'une heure exclusivement consacrée à Yapou

Presse écrite

Hebdomadaires

Télérama, par Hubert Prolongeau

Elle, par Clémentine Goldzsal

Les Inrocks, par Léo Billot

Mensuels

Le Monde diplomatique, par Eric Dussert, date à confirmer

Art Press, double page par Antoni Collot, en janvier

Le Matricule des anges, par Eric Dussert, date à confirmer

Bi-Mensuel

En attendant Nadeau, janvier

Trimestriel :

Flux News, par Véronique Bergen

Télévison

La Grande Librairie, à voir

Net

AOC, par Emmanuelle Lambert

Diacritik, par Véronique Bergen, janvier